



La présence indienne aux États-Unis. Anthologie d'un défi à l'oubli

Nelcy Delanoë et Joëlle Rostkowski.
L'Harmattan, Paris, 2015, 248 p.

L'OUVRAGE DE NELCY DELANOË ET JOËLLE ROSTKOWSKI est une anthologie de textes relatifs à la question indienne aux États-Unis. Autant dire que juger ce livre revient essentiellement à juger des choix et l'approche qui leur est inhérente. Force est tout d'abord de reconnaître qu'avoir recueilli autant de textes pertinents dans un ouvrage somme toute assez court (240 pages) était une gageure – certains pourront regretter telle ou telle absence, mais ces regrets seraient sans doute aussi subjectifs que les choix faits ici.

Cette anthologie court de 1606, avec la Charte de James 1^{er} imposée aux planteurs de Virginie, jusqu'à l'histoire immédiate. Elle couvre donc la totalité de l'histoire des Amérindiens des États-Unis depuis le début de la période coloniale. Les neuf chapitres, contenant chacun cinq à six textes, suivent cette progression chronologique tout en proposant une organisation thématique : ainsi, par exemple, le sixième chapitre, « L'Indien étatsunien », offre des textes écrits entre 1901 et 1928, plage historique marquée par une présence accrue de l'État dans la gestion de l'interface avec les populations indiennes. Chaque texte de l'anthologie est précédé d'une mise en contexte par les auteures.

On trouvera ici trois ensembles de textes : les édits et les chartes, et diverses déclarations des autorités, missionnaires, agents de la frontière et autres entités de la société coloniale

puis nationale ; leur répondent une diversité de « voix indiennes » ; enfin quelques textes, essentiellement juridiques, issus d'instances internationales et que l'on trouve dans les deux derniers chapitres. Les voix amérindiennes sont représentées aussi bien par des « classiques », tels que la Déclaration de Joséphe lors de la rébellion de Pueblo en 1681 (p. 51-52) ou un extrait du témoignage de Black Elk sur Wounded Knee (p. 140-142), que par des poèmes indiens contemporains. La lettre de Tecumseh au gouverneur Harrison, en 1810, en invitant longuement les Anglais « à retourner dans [leur] pays » (p. 77), évoque de manière troublante la lettre de Jeanne d'Arc au roi d'Angleterre, sans doute la première lettre d'un peuple conquis à son oppresseur, écrite quelques décennies à peine avant l'arrivée de Christophe Colomb dans les Caraïbes.

Les textes issus de la société coloniale puis nationale soulignent la longue durée des intérêts et projets territoriaux : la question indienne, aux États-Unis, a essentiellement été une question foncière, ce qui offre un contraste important avec les Amériques latines, où cette première a longtemps coïncidé avec l'assujettissement de la main-d'œuvre indigène. Les représentations de l'indianité, elles, s'articulent à la situation politique. Lorsque la domination est achevée, la stigmatisation recule et apparaissent des énonciations de valorisation comme le rapport de Cato Sells en 1917 (p. 151-152), voire celui de Richard Nixon en 1970 (p. 191-193). Michel de Certeau nomma ce revirement « la beauté du mort » : l'Occident pleure ce qu'il a détruit ; tant qu'une société lui résiste, elle est dénigrée et délégitimée ; lorsqu'elle a disparu ou est sur le point de l'être, cet Occident tout à coup lui trouve des vertus et s'exerce à l'autocritique – mais pas avant.

Les auteures s'inscrivent dans une historiographie qui considère les Indiens comme des acteurs et non des victimes passives, comme le rappelle Elise Marienstras dans la préface, en

qualifiant cette historiographie de « nouvelle histoire amérindienne », faite d'ethnohistoire et d'emprunts à l'anthropologie. Cette histoire fut, il y a quelques décennies à peine, considérée comme révisionniste (on se souvient de l'anathème de Lévi-Strauss à son égard, comme Stuart Schwartz en fit l'expérience lorsque parut en 1984 la *Cambridge History of the Native Peoples of the Americas*). Elle a également accompagné en temps réel des développements politiques imprévus et la mise en obsolescence de ce que Marshall Sahlins appelait la « *dependency theory* », la théorie du désespoir, cette extinction anthropologique que le mécano positiviste des XIX^e et XX^e siècles croyait inéluctable. Les identités amérindiennes n'ont pas disparu, et les mouvements sociaux indiens depuis les années 60 sont d'ailleurs représentés aux chapitres VIII et IX. Toujours dans le cadre de cette nouvelle histoire et de l'emphase sur la capacité d'action, on aurait peut-être aimé quelques textes qui dessinent les Indiens comme des acteurs politiques qui ont parfois dominé l'interface avec la « société englobante », notamment aux XVII^e et XVIII^e siècles, tout en développant une dépendance aux biens de la frontière en mouvement.

En positionnant côte à côte des textes par et sur les Indiens, l'ouvrage offre non seulement un dialogue fascinant entre Indiens et non-Indiens, mais une sorte de contraste entre histoire et ethnohistoire. Cet ouvrage sera d'un grand intérêt pour tous ceux que passionne la question indienne, au-delà des seuls anthropologues et historiens.

Jean-Philippe Belleau
Associate Professor, Anthropology
Department,
University of Massachusetts, Boston